



**HAL**  
open science

## Les robinsonnades de Jules Verne : la fabrique du quotidien

Marie-Françoise Melmoux-Montaubin

► **To cite this version:**

Marie-Françoise Melmoux-Montaubin. Les robinsonnades de Jules Verne : la fabrique du quotidien. *Autour de Vallès : revue de lectures et d'études vallésiennes*, 2018, *Ecrire le quotidien*, 48, pp.73-92. hal-03688692

**HAL Id: hal-03688692**

**<https://u-picardie.hal.science/hal-03688692>**

Submitted on 5 Jun 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

# Les robinsonnades de Jules Verne : la fabrique du quotidien



« Je gelottai tout le jour. Mais je n'étais plus seul ;  
j'avais pour amis Crusoé et Vendredi.

À partir de ce moment, il y eut dans mon imagination un coin de bleu, dans la prose de ma vie d'enfant battu la poésie des rêves [...].<sup>1</sup> »

## POÉSIE DES RÊVES, EXOTISME ET LITTÉRATURE

COMME TOUS les enfants et adolescents de sa génération, Jules Vallès a lu non seulement Robinson Crusoé, mais encore certaines des très nombreuses « robinsonnades » engendrées par la lecture de Defoe. À Robinson, le jeune garçon, lecteur enthousiaste et fiévreux, s'est immédiatement identifié : « Qui de nous n'a pas été un peu victime de Robinson ? / Qui n'a pas rêvé son petit naufrage et son île déserte ?<sup>2</sup> » Si Robinson devient pour Jacques un « ami », si la découverte des robinsonnades ouvre dans « la prose de [s]a vie d'enfant battu la poésie des rêves », Vallès n'en souligne pas moins les dangers de la fascination exercée par le texte, distinguée de l'« impression de fraîcheur<sup>3</sup> » suscitée par la lecture des *Vacances d'Oscar* d'Armand Hennequin évoquée quelques chapitres auparavant, comme si les deux textes permettaient de fixer deux pôles littéraires : le pôle du quotidien – « Un grand filet luit au soleil, les gouttes d'eau roulent comme des perles, les poissons frétilent dans la maille, deux pêcheurs sont dans l'eau jusqu'à la ceinture<sup>4</sup> » –, quotidien enchanté en quelque façon,

1 Jules Vallès, *L'Enfant*, édition de Denis Labouret, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2000, p. 139.

2 Jules Vallès, « Les Victimes du livre », *Les Réfractaires, Œuvres*, édition établie, présentée et annotée par Roger Bellet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, t. I, p. 232.

3 *L'Enfant*, *op. cit.*, p. 63.

4 *Ibid.*

porteur d'une poésie dispensée par les plaisirs de la nature qu'offre par ailleurs la campagne autour du Puy-en-Velay ; celui, à l'inverse, de Robinson, qui engage le retrait hors du temps<sup>5</sup>, hors du monde<sup>6</sup>, « dans ce livre<sup>7</sup> ».

Vallès, à peu près contemporain de Verne et doté à peu de choses près de la même formation<sup>8</sup>, n'a sans doute pas lu les robinsonnades du romancier. Sa chronique « Trois heures en ballon. Un jour à Provins<sup>9</sup> » montre cependant qu'il s'est suffisamment intéressé à *Cinq semaines en ballon* pour en proposer un « démarquage parodique<sup>10</sup> ». Qu'eût-il pensé des romans que Verne consacre à la réécriture de Defoe, *L'Île mystérieuse* (1874-1875), *L'École des Robinsons* (1882), *Deux ans de vacances* (1888) ou *Seconde Patrie* (1900) – suite du Robinson suisse de Wyss plus que réécriture de Defoe, ce qui en fait un texte un peu à part –, bien d'autres textes des *Voyages extraordinaires* marquant une « tentation robinsonne » à laquelle Verne ne cède cependant pas ou pas totalement, *Les Enfants du capitaine Grant* (1866-1867), *Un capitaine de quinze ans* (1878) ou *Les Naufragés du Jonathan* publié de manière posthume et largement récrit par son fils (1909), sans oublier *L'Oncle Robinson* refusé par Hetzel ?

Autant de textes qui, loin de tout ancrage quotidien, jouent sur une veine exotique, promenant le jeune lecteur dans des terres lointaines a priori inconnues<sup>11</sup>, sur lesquelles des personnages brutalement projetés par la violence d'éléments déchaînés connaissent des aventures extraordinaires. Les « scènes » dramatiques se succèdent, les incidents se multiplient : l'exceptionnel s'impose. Rien de moins quotidien a priori que la robinsonnade, même si une forme incontestable de monotonie s'y glisse dans la répétition d'une trame qui interdit tout réel effet de surprise, ce que Verne n'ignore pas : « Il faut convenir aussi qu'il ne s'était pas trompé davantage, en disant

5 *Ibid.*, p. 135 : « – quelle heure est-il ? / Je ne sais pas [...] ».

6 *Ibid.*, p. 134 : « – il m'a enfermé lui-même dans une étude vide [...] ».

7 *Ibid.*, p. 135.

8 Vallès est né en 1832, Verne en 1828. Tous deux sont bacheliers.

9 Jules Vallès, « Notes de voyage. Trois heures en ballon. Un jour à Provins », *La Situation*, 20 et 24 août 1867, repris dans Jules Vallès, *Œuvres, op. cit.*, t. I, p. 957-970.

10 Corinne Saminadayar-Perrin, « Trois heures en ballon : politique du voyage fantaisiste », *Autour de Vallès*, n° 38, « Vallès et le "sens du réel" », 2008, p. 73-90, ici p. 75.

11 Si les *Voyages extraordinaires* parcourent les « mondes connus et inconnus », l'île des Robinsons relève toujours, a priori, de l'inconnu. Qu'il s'avère in fine qu'elle était connue n'y change rien : pour les naufragés qui l'ont abordée, elle représentait l'inconnu.

## LES ROBINSONNADES DE JULES VERNE : LA FABRIQUE DU QUOTIDIEN

que les aventures des Robinsons, vrais ou imaginaires, étaient toutes calquées les unes sur les autres ! Bien certainement, Godfrey et lui se trouvaient alors dans la même situation que le héros de Daniel de Foe, lorsque les sauvages débarquèrent sur son île. Tous deux allaient, sans doute, assister à la même scène de cannibalisme<sup>12</sup> ».

Loin de revendiquer une posture référentielle, la robinsonnade se présente en effet comme une pratique hypertextuelle, comme le rappelle à juste titre Pierre Macherey : « Aussi, avant même de raconter une aventure vécue, *L'Île mystérieuse* est la contestation d'un personnage symbolique : Robinson ; elle est donc bien roman sur un roman<sup>13</sup> ». On n'y a pas suffisamment pris garde : Verne déroge ainsi au programme narratif que lui a fixé son éditeur dès l'« Avertissement » placé en tête des *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, répondre « au besoin généreux qui pousse la société moderne à connaître enfin les merveilles de cet univers où s'agitent ses destinées » en résumant « toutes les connaissances géographiques, géologiques, physiques, astronomiques, amassées par la science moderne<sup>14</sup> ». Scrupuleusement respectueux des injonctions éditoriales<sup>15</sup>, l'écrivain s'en détache dans les robinsonnades pour écrire non pas sur le monde mais sur un livre. Il s'efforce certes de rattacher ces textes à l'ensemble du corpus : le motif de l'île et/ou du volcan assure de manière évidente le lien entre divers romans, robinsonnades ou non<sup>16</sup> ; plus encore le retour de personnages, Ayrton et le capitaine Nemo, tisse des liens étroits entre la première robinsonnade, *L'Île mystérieuse*, et d'autres romans de la série, en l'occurrence *Les Enfants du capitaine Grant* (1866-1867) et *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-1870).

12 Jules Verne, *L'École des Robinsons*, Paris, Hachette, 1968, p. 190. Une remarque préalable : il n'existe pas à ce jour d'édition scientifique complète des romans de Jules Verne. Aussi les éditions seront-elle choisies en fonction de leur plus grande disponibilité, sauf quand une édition annotée existe.

13 Pierre Macherey, *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspero, (1966), édition de 1974, chapitre « Jules Verne, ou le récit en défaut », p. 225.

14 « Avertissement de l'éditeur », dans Jules Verne, *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1866), édition de Roger Borderie, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2005, p. 25 et 27.

15 Sur cette question, voir Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, « La correspondance entre Jules Verne et Pierre-Jules Hetzel, ou comment Jules Verne a renoncé à la littérature », *Travaux de littérature*, n° xxx, « Correspondance et magistère », 2018.

16 Voir par exemple Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, Paris, Lettres Modernes Minard, Thèmes et mythes, 15, 1977.

MARIE-FRANÇOISE MELMOUX-MONTAUBIN

Dans cette pratique du « personnage reparaisant », relativement inhabituelle chez Verne, on lirait volontiers une trace a contrario du statut particulier que les robinsonnades occupent dans l'œuvre. Offrant plutôt que le voyage la fin d'un voyage, elles dispensent un exotisme et des savoirs nourris de souvenirs littéraires ; Verne s'y pose en « écrivain »<sup>17</sup> pour lequel le référent n'est pas le monde, mais une bibliothèque.

### UN ROMANCIER AU QUOTIDIEN

On retiendra pourtant que les romans de Verne sont le produit d'un écrivain plus ancré que bien d'autres, sans doute, dans une quotidienneté qu'il pouvait difficilement oublier. Par son statut d'abord : durant toute sa carrière, le romancier fut étroitement bridé par un contrat, plusieurs fois renouvelé, qui lui imposait une production régulière. S'il n'est pas exactement dans la position du chroniqueur sommé de remettre ses lignes à jour fixe, la correspondance qu'il entretient avec Hetzel montre suffisamment la charge quotidienne qui est la sienne. Il est par ailleurs dès 1871 fortement impliqué dans une vie de province précisément réglée par diverses occupations. Enfin, l'œuvre qu'il produit dans le cadre du *Magasin d'éducation et de récréation* a vocation sociale : « l'instruction qui amuse, l'amusement qui instruit<sup>18</sup> » se donnent pour mission de former les jeunes bourgeois qui constitueront les élites de demain. Aussi l'aventure, les terres lointaines, les fauves ne sauraient-ils être qu'un détour susceptible de ramener les jeunes lecteurs à une réflexion sur leur quotidien, ce dont fait l'épreuve l'un des personnages, « en train de devenir un nouvel homme dans cette situation nouvelle pour lui [...], obligé de faire face aux nécessités de la vie<sup>19</sup> ».

17 Lettre de Jules Verne à Pierre-Jules Hetzel, le 25 avril 1864, dans *Correspondance inédite de Jules Verne et Pierre-Jules Hetzel (1863-1886)*, établie par Olivier Dumas, Piero Gondolo della Riva et Volker Dehs, t. I, 1863-1874, Genève, Slatkine, 1999, p. 28 : « D'ailleurs, je vais vous dévoiler toute ma pensée, mon cher Hetzel ; je ne tiens pas énormément à être un arrangeur de faits ; par conséquent, je serai toujours prêt à modifier pour le bien général. Ce que je voudrais devenir avant tout, c'est un écrivain, louable ambition que vous approuverez pleinement. [...] Tout ceci, c'est pour vous dire combien je cherche à devenir un styliste, mais sérieux ; c'est l'idée de toute ma vie ; et vous qui vous y connaissez si bien, quand vous parlez comme vous l'avez fait au commencement de votre lettre, je me sens bondir le cœur. »

18 « Avertissement de l'éditeur », dans Jules Verne, *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, op. cit., p. 26.

19 *L'École des Robinsons*, op. cit., p. 123.

## LES ROBINSONNADES DE JULES VERNE : LA FABRIQUE DU QUOTIDIEN

Verne, amoureux des robinsonnades, se plaît à jouer avec le genre, comme l'atteste la mention dans chacun des ouvrages cités des romans de Defoe ou de Wyss, comme en témoigne encore le programme de *L'École des Robinsons*, « boutade », « plaisanterie », « fantaisie »<sup>20</sup>. La mise en évidence de la « tyrannie de l'imprimé » y rythme le destin de Godfrey, jeune Américain doté d'une riche fortune, sur le point d'épouser une jeune fille qui l'aime et qu'il aime, mais « victime du livre » : « Un Robinson ! Devenir un Robinson ! Quelle jeune imagination n'a pas un peu rêvé cela, en lisant, ainsi que Godfrey l'avait fait souvent, trop souvent, les aventures des héros imaginaires de Daniel de Foe ou de Wiss ?<sup>21</sup> » Il deviendra de fait un Robinson de fantaisie, son richissime oncle, propriétaire d'une île achetée à grand frais – « ce que c'est que le hasard !<sup>22</sup> » –, lui offrant tout ce dont il a rêvé : parti sur un bateau qui fait fort opportunément naufrage, le jeune homme est débarqué sur l'île dans laquelle son oncle a fait transporter de fausses bêtes féroces préalablement empaillées et de faux sauvages anthropophages pris au nombre de ses serviteurs. L'aventure est plaisamment compliquée d'une part par un rival de l'oncle, Taskinar, qui introduit de son côté de vrais fauves, dûment achetés dans une ménagerie, d'autre part par la fiancée de Godfrey qui lui fait livrer en secret la malle traditionnellement destinée à apporter aux naufragés le matériel nécessaire à leur survie. Autant de faux semblants et d'artifices qui masquent une « vraie » robinsonnade, celle du Chinois Seng-Vou qui, embarqué en cachette sur le bateau, a fait naufrage en même temps que le jeune homme et survécu loin de lui et de son maître de danse. Robinsonnade évidemment parodique elle aussi à plusieurs égards, totalement marginale dans un récit dont elle aurait

20 Lettre de Jules Verne à Pierre Jules Hetzel, le 23 septembre 1881, *Correspondance inédite de Jules Verne et Pierre-Jules Hetzel (1863-1886)*, établie par Olivier Dumas, Piero Gondolo della Riva et Volker Dehs, t. III, 1879-1886, Genève, Slatkine, 1999, p. 131 : « Je n'ai voulu faire qu'une boutade, une nouvelle plaisanterie à propos des Robinsons, pas autre chose. J'ai pris les faits courants qui se trouvent dans le *Robinson Crusôé*, le *Robinson suisse*, *Le Robinson de 12 ans* (un souvenir de mon enfance), le *Robinson de Cooper*, et d'autres encore que je connais, et j'ai voulu que tout ce qu'on donnait comme vrai dans ces livres fût faux dans le mien – pas autre chose. La leçon, à donner à notre héros, n'est pas, à mon sens, la chose principale, loin de là. Cet ouvrage doit être une fantaisie, rien de plus. C'est ainsi que je l'ai compris et que je l'ai fait. [...] C'est si vrai que si ce titre n'avait pas trop dit ce qu'était le livre, ce titre, *Un Robinson pour rire*, eût été le vrai. »

21 Jules Verne, *L'École des Robinsons*, *op. cit.*, p. 29. L'orthographe est celle du texte.

22 *Ibid.*, p. 193.

dû constituer le cœur et qui ignore la vocation coloniale inscrite dans toutes les robinsonnades, même si lui fait évidemment écho la crainte de la « peste jaune » énoncée au début du roman et plusieurs fois réitérée<sup>23</sup>. Divertissement<sup>24</sup>, *L'École des Robinsons* souligne tout à la fois la conscience qu'a Verne du caractère fascinant de Robinson, son incontestable désir de « capitaliser » sur ce succès, et les distances qu'il prend avec son hypotexte, abondamment confirmées par la lecture de *Seconde Patrie*<sup>25</sup>.

### LA ROBINSONNADE ET LA VIE QUOTIDIENNE

De fait, les robinsonnades de Verne retiennent l'attention par la place qu'elles accordent aux menus éléments du quotidien. Si les diverses péripéties subies par les naufragés sont mises en avant, l'essentiel de leur activité n'en consiste pas moins à créer sur l'île les conditions d'une vie quotidienne, « confortable » de surcroît. Faisant le point sur ce qui apparaît indispensable à la vie de tous les jours, les robinsonnades peuvent apparaître comme une forme privilégiée, sinon « la » forme de prédilection de roman du quotidien.

Elle est d'autant plus originale que le quotidien semble devoir être repoussé hors des limites du récit, dans un avant présenté comme le lieu de la vie normale ou dans un avenir que tous les Robinsons gardent à l'esprit. « Avant », Cyrus Smith, Gédéon Spilett, Harbert, Pencroff et Nab (sans oublier le chien, essentiel élément du roman vernien auquel il confère un double ancrage réaliste et affectif, fort utile dans une œuvre qui néglige

23 *Ibid.*, p. 56-57 : « Il est certain que l'émigration des fils du Céleste Empire – ils sont trois cents millions en Chine contre trente millions d'Américains aux États-Unis – est devenue un danger pour les provinces du Far-West. Aussi les législateurs de ces États, Californie, Basse-Californie, Oregon, Nevada, Utah, et le Congrès lui-même, se sont-ils préoccupés de l'invasion de ce nouveau genre d'épidémie, à laquelle les Yankees ont donné le nom significatif de "peste jaune". [...] / Ces gens, très industrieux en matière de lavage d'or, très patients aussi, vivant d'une pincée de riz, d'une gorgée de thé, d'une bouffée d'opium, tendaient à faire baisser le prix de la main d'œuvre au détriment des ouvriers indigènes. »

24 Le roman éclaire ainsi la lecture de *L'Île mystérieuse*, plus encore celle de *Deux ans de vacances* qui lui est explicitement rattaché par son titre, opposant les « vacances » à « l'école » comme le lieu de la sortie du quotidien à celui du quotidien.

25 Il convient cependant d'être attentif au fait que l'hypotexte le plus immédiat de *Seconde Patrie* est le *Robinson Suisse* de Wyss, *Robinson Crusoe* ne figurant que comme hypotexte au second degré en quelque sorte.

## LES ROBINSONNADES DE JULES VERNE : LA FABRIQUE DU QUOTIDIEN

souvent la caractérisation psychologique des personnages) étaient prisonniers dans Richmond assiégé ; les enfants de la pension Chairman, jeunes garçons choyés, vivaient leur vie d'écoliers ; Godfrey, auprès de son oncle et de sa fiancée, s'ennuyait dans une « lassitude prématurée du monde et de la vie toute faite, où rien ne lui manquerait, où il n'aurait pas un désir à former, où il n'aurait rien à faire !<sup>26</sup> » Ce quotidien, épisodiquement rappelé par les naufragés lors de leur séjour sur l'île, ne mérite pas le récit : sa rupture seule suscite l'intérêt. « Après », les « colons » de l'île Lincoln providentiellement recueillis par un bateau « furent heureux<sup>27</sup> » ; les jeunes garçons, montés à bord d'un steamer, furent « rendus » à leurs familles dont « il faut renoncer à peindre la joie<sup>28</sup> » ; « le mariage du neveu et de la pupille de William W. Kolderup » fut célébré « en grande pompe<sup>29</sup> » : la fin des robinsonnades s'apparente au conte<sup>30</sup>, hors de toute référence réaliste. La vie « ordinaire » fait donc l'objet d'une double ellipse, le séjour sur l'île se présentant tout à la fois comme la rencontre de l'extraordinaire et comme une conquête du « quotidien » au sein de ces conditions extrêmes. Lorsque la vie sur l'île est devenue à son tour « ordinaire », le roman s'achève. *Seconde Patrie*, qui commence lorsque la vie des naufragés est devenue parfaitement « normalisée » – près de douze ans se sont écoulés depuis le naufrage !<sup>31</sup> –, souligne d'une autre manière que la robinsonnade n'est pas autre chose qu'une expérience de vie quotidienne.

Ce n'est évidemment pas tout à fait ainsi que l'imagine Hetzel, défendant la poétique du roman d'aventures : lettre après lettre, l'éditeur demande au romancier « beaucoup d'incidents bien inattendus<sup>32</sup> », « une action bien

<sup>26</sup> *L'École des Robinsons*, *op. cit.*, p. 28.

<sup>27</sup> *L'Île mystérieuse*, édition de Jacques Noiray, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2010, p. 868.

<sup>28</sup> *Deux ans de vacances*, Paris, Librairie générale d'édition, coll. « Le Livre de Poche », 2002, p. 492.

<sup>29</sup> *L'École des Robinsons*, *op. cit.*, p. 258.

<sup>30</sup> La référence est dûment intégrée au début de *L'École des Robinsons* (*op. cit.*, p. 11) : « Il était une fois [...] »

<sup>31</sup> *Seconde patrie*, 1<sup>er</sup> volume, Paris, Hetzel, coll. « Bibliothèque d'éducation et de récréation », 1901 (Troisième édition), p. 1 : « La belle saison arriva dès la seconde semaine d'octobre. Ce mois est le premier du printemps de la zone méridionale. L'hiver n'avait pas été très rigoureux sous cette latitude du dix-neuvième degré entre l'Équateur et le tropique du Capricorne. Les hôtes de la Nouvelle-Suisse allaient pouvoir reprendre leurs travaux accoutumés. / Après onze ans passés sur cette terre [...] ».

<sup>32</sup> Lettre de Pierre-Jules Hetzel à Jules Verne, le 9 août 1879, *Correspondance inédite de Jules Verne et Pierre-Jules Hetzel*, t. III, *op. cit.*, p. 52.



dramatique<sup>33</sup> », de l'extraordinaire ; il lui réclame aussi des « héros » et le dialogue épistolaire qui s'engage à ce sujet est révélateur de la distance qui sépare la vision vernienne du roman de celle de son éditeur resté romantique : quand Hetzel pose un lien indissoluble entre héroïsme et romanesque<sup>34</sup>, Verne imagine des romans « ordinaires », sans héros<sup>35</sup>. Au-delà de la question lexicale à laquelle Hetzel feint de limiter le débat<sup>36</sup>, c'est bien une poétique qui est en jeu. Récusant la nécessité du héros, Verne promeut une forme originale de roman d'aventures. C'est évidemment un défi difficile à relever et la lecture des *Voyages extraordinaires* montre à quel point il est malaisé de se passer de héros : Nemo, Strogoff, Sandorf, Hatteras restent inoubliables. Mais il faut aussi faire la part des nombreux récits qui laissent place à des personnages moins remarquables ; celle aussi de ces robinsonnades construites autour de « héros quotidiens », membres de ce qu'on appellerait aujourd'hui la « société civile » reclus (qui plus est) dans une ville assiégée, adolescent immature, enfants ou paisible famille. Si les robinsonnades tendent à souligner la « vertu » qui est la leur, elles la met-

33 *Ibid.*

34 Voir par exemple sa lecture des *Grands voyages et des grands voyageurs*, série à laquelle collabore Verne : « Est-ce que parmi les voyageurs plus ou moins célèbres, parmi ceux qui ne seraient pas destinés à figurer dans les *Grands Voyages et dans les Grands Voyageurs*, il n'y aurait pas un de moindre importance que vous n'y auriez pas mis, mais dont pourtant la vie et les entreprises offriraient assez d'intérêt pour que nous en fissions la bonne chose dont nous avons besoin. Si cela était possible à trouver, et dans quelque époque que ce fût, même moderne, est-ce que vous ne pourriez pas ou écrire cela, ou faire un canevas qu'on donnerait à compléter à Marcel ? [...] Je n'ai pas lu la vie de Nino Bixio. Est-ce qu'il y aurait dans cette vie au point de vue du voyage, au point de vue de l'homme, et politique à part, un résumé à faire du point de vue héroïque et romanesque ? Mais il doit y avoir eu bien des hommes de cette trempe, ou analogues, il s'agirait d'en trouver un qui puisse prêter sur vos indications à un travail de Marcel. », Lettre de Pierre-Jules Hetzel à Jules Verne, le 7 janvier 1879, *Correspondance inédite de Jules Verne et Pierre-Jules Hetzel*, t. III, *op. cit.*, p. 22-23 (je souligne).

35 Lettre de Jules Verne à Pierre-Jules Hetzel, le 19 octobre 1885, *ibid.*, p. 329-330 : « Revenons à notre affaire. Dans ce roman Burbank n'est point un héros et n'a aucune occasion de l'être. Je ne puis vous fournir un héros tous les ans. C'est impossible. »

36 Hetzel répond à Verne le 20 octobre 1885 : « Si nous pouvions causer, nous tomberions d'accord. Vous me faites une mauvaise querelle en parlant de ce que j'appelle *vos héros* ; par vos héros, je n'ai entendu dire que *vos personnages*. Je n'exige pas que chacun d'eux soit un *Cid*, mais je ne verrais pas sans chagrin que vous leur fassiez échanger une attitude simple et noble, que leur donne la vérité de la situation, contre l'apparence piteuse et antipathique que leur donne votre fiction. », *ibid.*, p. 333-334.

## LES ROBINSONNADES DE JULES VERNE : LA FABRIQUE DU QUOTIDIEN

tent à l'épreuve d'activités quotidiennes relativement inusitées dans un roman autre que celui qui est estampillé a priori comme réaliste, rares même pour certaines dans les productions réalistes ou naturalistes.

## DU « JOURNAL QUOTIDIEN » DES ROBINSONS

Les vicissitudes du « journal » des Robinsons évoqué dans *Deux ans de vacances* et *Seconde Patrie* sont éclairantes à cet égard – éclairante aussi sans doute son absence dans *L'Île mystérieuse*, alors même que l'un des personnages principaux est journaliste, voué par fonction à l'écriture quotidienne : si Gédéon Spilett regrette à plusieurs reprises de ne pas pouvoir consulter la presse, il ne semble pas écrire au jour le jour sa vie et celle de ses compagnons, comme si l'aventure vécue sur l'île n'en valait pas la peine. Dans *Deux ans de vacances*, les enfants prennent la décision d'écrire un « journal » destiné à rendre compte de « tout ce qui s'était passé et tout ce qui se passerait pendant le séjour sur l'île<sup>37</sup> ». L'idée leur en est donnée par la découverte du journal d'un ancien naufragé mort sans avoir pu regagner sa patrie, François Baudoin<sup>38</sup>. Mais le romancier, qui n'a donné aucun exemple de sa rédaction, signale quelques chapitres plus loin que son jeune rédacteur « n'avait plus aucun incident à y relater<sup>39</sup> » : manière de souligner à quel point le temps de l'aventure dans la robinsonnade est finalement restreint, la vie (re)devenant bien vite « quotidienne », n'étant donc plus digne d'être racontée dans la perspective d'un roman d'aventures. L'évocation du journal écrit puis abandonné sert ainsi de contrepois presque ironique au récit : elle rappelle que la vie sur l'île n'est pas exclusivement faite, tant s'en

<sup>37</sup> *Deux ans de vacances*, *op. cit.*, p. 206 : « Autre décision qui fut également prise : c'est qu'il serait tenu un journal de tout ce qui s'était passé et de tout ce qui se passerait pendant le séjour sur l'île Chairman. Baxter s'offrit pour ce travail, et, grâce à lui, le "journal de French-den" allait être fait avec une minutieuse exactitude. »

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 140 : « Ce cahier, c'était le journal quotidien de sa vie, depuis le jour où il avait échoué sur cette côte ! »

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 417. Verne ne donne pas davantage lecture du journal rédigé naguère par le Français, dont il n'évoque guère que la première page et la carte qu'il contient : « Et, dans des fragments de phrases que le temps n'avait pas complètement effacés, Briant parvint à lire encore ces mots : *Duguay-Trouin* – évidemment le nom du navire qui s'était perdu dans ces lointains parages du Pacifique. / Puis, au début, une date : – la même qui était inscrite au-dessous des initiales, et, sans doute, celle du naufrage ! [...] En feuilletant le cahier, Doniphan aperçut un papier plié entre les pages. C'était une carte [...]. », *ibid.*, p. 140-141.

faut, des incidents dramatiques auxquels le romancier donne la plus large audience. Ce n'est qu'après coup, quand il a été quitté, que le quotidien sur l'île prend sa saveur, et c'est alors seulement qu'on apprend – contre toute vraisemblance – que le journal a été tenu « d'heure en heure<sup>40</sup> » ; mais s'il retient alors l'attention de la presse, engageant le passage du journal intime à la diffusion médiatique, c'est au titre de la « catastrophe » qui a entraîné les enfants sur l'île<sup>41</sup>. De même le succès du récit publié par Jean Zermatt semble dû à sa dimension pathétique ainsi qu'à l'illustre parrainage de Defoe<sup>42</sup>. La vie quotidienne ne fait pas davantage recette dans la presse que dans le roman.

### UNE VIE ORDINAIRE

La robinsonnade apparaît à cet égard comme une gageure. Rien de plus trivial en effet que la vie des Robinsons, faite avant tout de la satisfaction des besoins quotidiens les plus immédiats, manger, boire, trouver un abri, faire du feu. Telles sont les préoccupations des naufragés de *L'Île mystérieuse*, à peine échoués et étonnamment philosophes face à la catastrophe qui les touche : « Il s'agit donc de trouver abri, feu et nourriture. La forêt a du bois, les nids ont des œufs : il reste à chercher la maison. / Eh bien, répondit Harbert, je chercherai une grotte dans les roches, et je finirai bien par découvrir quelque trou dans lequel nous pourrons nous fourrer !<sup>43</sup> » Une fois ces besoins primaires assouvis – le romancier, moins optimiste que ses personnages, évoque une darwinienne « lutte pour la vie<sup>44</sup> » dont le carac-

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 492 : « Et comme on fut avide de connaître en détail tout ce qui s'était passé sur l'île Chairman ! Mais la curiosité ne tarda pas à être satisfaite. [...] Puis, le journal, qui avait été tenu par Baxter – on peut dire d'heure en heure –, le journal de French-den ayant été imprimé, il en fallut des milliers et des milliers d'exemplaires, rien que pour contenter les lecteurs de Nouvelle-Zélande. »

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 493 : « Enfin les journaux des deux Mondes le reproduisirent en toutes les langues, car il n'était personne qui ne se fût intéressé à la catastrophe du *Sloughi*. »

<sup>42</sup> *Seconde patrie, op. cit.*, p. 32 : « Ces événements eurent un retentissement considérable dans la Grande-Bretagne. On se passionna pour cette famille abandonnée depuis douze ans sur une île inconnue de l'océan Indien, pour les aventures de Jenny et son séjour à la Roche-Fumante. Le récit, qui avait été rédigé par Jean Zermatt, parut dans les journaux de l'Angleterre et de l'étranger. Sous le nom de ROBINSON SUISSE, il était destiné à la célébrité déjà acquise par l'œuvre impérissable de Daniel de Foe. »

<sup>43</sup> *L'Île mystérieuse, op. cit.*, p. 74-75.

## LES ROBINSONNADES DE JULES VERNE : LA FABRIQUE DU QUOTIDIEN

tère incertain est attesté dans *Deux ans de vacances* par la confrontation au cadavre de François Baudoin –, les naufragés devenant « colons » investissent le territoire pour répondre à la question essentielle de savoir s'il s'agit d'une île ou d'un continent : s'ils peuvent espérer retrouver la terre par leurs propres moyens ou s'il leur faut attendre le passage d'un bateau. Ils s'occuperont ensuite de chasse et de cueillette, domestiquant les animaux susceptibles de l'être et développant les cultures vivrières.

Le lexique témoigne de l'attention portée au quotidien : il est sans cesse question des exigences de consommation ou de nourriture, des visites au cheptel, des travaux nécessaires : bref, de la « vie matérielle<sup>45</sup> » et des « besoins de chaque jour<sup>46</sup> ». Au fil du récit, l'installation dans le quotidien est attestée par de nouvelles expressions, la « vie ordinaire<sup>47</sup> » ou la « vie habituelle<sup>48</sup> » par exemple.

Les illustrations mettent l'accent sur cette dimension. Si les frontispices attirent le plus souvent l'attention sur l'extraordinaire – mer déchaînée pour *L'Île mystérieuse*, bêtes féroces et « indigènes » que l'on suppose cannibales pour *L'École des Robinsons*, chasse au jaguar pour *Deux ans de vacances*<sup>49</sup> –, la plupart des illustrations privilégient des scènes ou des réalités ordinaires, grillades, poteries, lavage du linge ou construction d'un moulin<sup>50</sup>. On

44 *Deux ans de vacances*, *op. cit.*, p. 298 : « Il convenait donc de reprendre avec courage la lutte pour la vie, en attendant que le salut vînt du dehors, puisqu'il semblait improbable que les jeunes colons pussent l'avoir jamais dans leurs propres mains. »

45 *Ibid.*, p. 70, p. 197, p. 277.

46 *Ibid.*, p. 151.

47 *Ibid.*, p. 166, p. 384.

48 *Ibid.*, p. 230, p. 483.

49 *Seconde patrie* se distingue par sa représentation (œuvre de Georges Roux) d'une paisible famille rassemblée face à la mer, les hommes travaillant le bois, les femmes occupées aux tâches domestiques, quelques poules au premier plan : une scène sereine de la vie quotidienne (*Seconde patrie*, vol. 1, *op. cit.*).

50 Voir par exemple les phrases qui accompagnent les illustrations de Férat dans *L'Île mystérieuse* : « Et cela se mange ? demanda Pencroff », p. 77 ; « Nab et Pencroff préparèrent des grillades », p. 190 ; « Trois mille briques furent rangées », p. 196 ; « Les colons fabriquèrent une poterie commune », p. 201 ; « Ils procédaient au lavage de leur linge », p. 206 (l'illustration montre même comment ils le font sécher sur les branches, ce que ne dit pas le texte) ; « Les colons revêtirent enfin du linge blanc », p. 421 ; « Pencroff était enchanté de son ouvrage », p. 544, etc. De même dans *Deux ans de vacances*, la plupart des illustrations de Benett montrent les membres de la pension Chairman en jeunes gens de bonne famille, qu'il s'agisse des portraits disséminés au fil

découvre au cœur de *L'Île mystérieuse* une représentation des naufragés installés au coin du feu, à la lumière de bougies, un chien à leurs pieds, l'un lisant, un autre somnolant, un troisième tirant des bouffées de sa pipe, tandis que Nab et Harbert se dressent de chaque côté de la cheminée ; on pourrait imaginer la fréquentation paisible d'un club, à la nuit tombée. L'illustration est sous-titrée : « Et le temps s'écoulait sans ennui<sup>51</sup> », comme si le risque principal encouru par les robinsons était l'ennui...

Jour après jour, c'est l'aménagement du territoire qui les préoccupe d'abord, celui de l'intérieur avec ses chambres, sa cuisine, ses assiettes, ses couverts, ses plats et ses marmites ; ils ne négligent pas non plus la culture des terres, bêchant, sarclant, plantant, récoltant. La « célébration des choses<sup>52</sup> » que Lise Andriès découvre dans les « listes extraordinaires d'objets qui préfigurent les listes de Jacques Prévert et de Georges Perec<sup>53</sup> », inventaire du contenu des malles que découvrent les naufragés ou inventaire de ce qu'ils peuvent récupérer sur le bateau, participe de ce « sens du réel » dont Dubois fait l'une des caractéristiques des romanciers réalistes, y lisant « une sensibilité au monde dans ce qu'il a de plus concret et de plus effectif. Monde de la nature et des fabricats, des corps et des décors, du mobilier et de l'immobilier : tout cela a droit au roman et exige d'être dit, détaillé, inventorié<sup>54</sup> ». Et le roman de faire défiler complaisamment un « inventaire du matériel » détaillant « provisions, armes, vêtements, literie, ustensiles, outils, instruments »<sup>55</sup> ; de même la malle trouvée dans *L'École*

des premiers chapitres (p. 23, p. 25, p. 34, p. 78, etc.) ou de la représentation des jeunes héros en marins (p. 55), en « costume d'explorateur » (p. 407), voire en haut-de-forme ou couvre-chef du même type (p. 422). Dans sa parodie de Verne, Vallès « présente à son public un autoportrait héroïsé de l'aventurier désormais méconnaissable, métamorphosé par les dangers affrontés au fil de son périple. Après trois heures en ballon et une nuit à l'auberge, le boulevardier s'est transformé en un effrayant baroudeur boucané, une apparition spectrale propre à épouvanter les naïves populations indigènes » (Corinne Saminadayar-Perrin, article cité, p. 75) ; les jeunes personnages de Verne sont en revanche le plus souvent représentés propres et bien habillés, comme si rien ne dérangeait leur quotidien.

<sup>51</sup> *L'Île mystérieuse*, op. cit., p. 469.

<sup>52</sup> Lise Andriès, « Les images et les choses dans Robinson et les robinsonnades », dans « Robinson, la robinsonnade et le monde des choses », *Études françaises*, volume 35, numéro 1, printemps 1999, p. 95-122, ici p. 117.

<sup>53</sup> Ibid.

<sup>54</sup> Jacques Dubois, *Les Romanciers du réel de Balzac à Simenon*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », série Lettres, 2000, p. 29.

## LES ROBINSONNADES DE JULES VERNE : LA FABRIQUE DU QUOTIDIEN

*des Robinsons* offre « En premier lieu du linge : chemises, serviettes, draps, couvertures [...] / En deuxième lieu quelques ustensiles de cuisine et de toilette : marmite – la fameuse marmite tant demandée ! –, bouilloire [...]. / En troisième lieu, quelques outils [...]. / En quatrième lieu, des armes [...]. / Il s’y trouvait aussi quelques volumes en anglais [...]. / Aussi Godfrey ne se tenait-il pas de joie. Il eût tout exprès commandé ce trousseau à l’usage de naufragés dans l’embarras, qu’il ne l’aurait pas eu plus complet<sup>56</sup> ». La robinsonnade peut à bien des égards se lire comme un manuel pratique des objets nécessaires à la vie de tous les jours.

## STRATÉGIES DE DISSIMULATION

Nul doute cependant que les grandes scènes de chasse ou d’exploration ne retiennent davantage l’attention du jeune lecteur. Soucieux malgré tout de répondre au cahier des charges du roman d’aventure et des voyages extraordinaires, le récit met en place une série de stratégies destinées à masquer la part déterminante des occupations quotidiennes, voire domestiques, dans la vie sur l’île. Certaines scènes, trop triviales sans doute, sont simplement éludées : on ne se lave guère dans les robinsonnades et, si l’on mange souvent, l’excrétion des aliments n’est jamais évoquée. Le plus souvent l’imparfait évite de redire ce qu’on fait chaque jour, à moins que ne soit évoquée « l’habitude » : « La belle saison s’écoula ainsi au milieu des travaux habituels<sup>57</sup> ». Privilégiant la logique du récit plutôt que la réalité de la vie quotidienne, des « séries » sont proposées : les soins du linge s’accompagnent ainsi systématiquement de ceux des chaussures<sup>58</sup>, en sorte que le

<sup>55</sup> Il s’agit d’une partie des sous-titres placés en ouverture du quatrième chapitre de *Deux ans de vacances*, *op. cit.*, p. 57. Le texte présente ensuite un « recensement » (p. 65) détaillé des ressources dont jouissent les enfants qui s’étend sur cinq pleines pages (p. 65-70), témoignant du goût qui est celui de Verne pour la liste. Mais la liste se déploie ici comme litanie d’objets ordinaires, qui n’ont pas souvent place dans le roman. De même le chapitre VI de la première partie de *L’île mystérieuse* est consacré à « l’inventaire des naufragés » (*op. cit.*, p. 99), les deux personnages de *L’École des Robinsons* faisant de même « l’inventaire de leurs poches » (*op. cit.*, p. 95) avant de faire celui de la malle qui leur est opportunément arrivée (p. 155).

<sup>56</sup> *L’École des Robinsons*, *op. cit.*, p. 154-155.

<sup>57</sup> *L’île mystérieuse*, *op. cit.*, p. 571.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 420-421 : « Quelques douzaines de chemises et de chaussettes – celles-ci non tricotées, bien entendu, mais faites de toiles cousues – furent ainsi préparées. Quelle jouissance ce fut pour

récit n'ait pas à revenir trop souvent sur ces réalités. Le romancier s'attache dans le même esprit à « déquotidianiser » autant que faire se peut les activités les plus fréquentes. Cuire un cochon est une chose : mais un « cabiai<sup>59</sup> » ? Boire du lait, même de vigogne<sup>60</sup>, favorise la croissance des enfants : traire un « arbre à vache<sup>61</sup> » est assurément bien différent.

### LA VIE DOMESTIQUE : UNE QUESTION DE GENRE ET DE RACE

Ces ellipses, raccourcis ou déplacements s'expliquent sans peine : le quotidien, surtout domestique, est une activité « naturellement » genrée ; les réalités les plus triviales sont affaires de femmes, et le romancier, qui ne prend aucune distance avec cette approche, ne saurait donc leur accorder trop de place dans des romans destinés à assurer la formation des jeunes hommes. C'est ainsi la femme qui apporte dans la robinsonnade le souci d'une « prévoyante ménagère »<sup>62</sup> : « Je suis comme cela, mes papooses ! répétait-elle. C'est dans ma nature que je tricote, tripote et fricote ! » / Et, en vérité, est-ce que toute la femme n'est pas là ?<sup>63</sup> » Rares sont cependant les « robinsonnes<sup>64</sup> » chez Verne. Aussi convient-il le plus souvent de suppléer à leur absence.

Lorsque la vie domestique ne dépend pas des femmes, elle revient, le passage des unes aux autres semblant aller de soi, à des personnages subal-

les colons de revêtir du linge blanc – linge très rude sans doute, mais ils n'en étaient pas à s'inquiéter de si peu – et de se coucher entre des draps, qui firent des couchettes de Granite-house des lits tout à fait sérieux. Ce fut aussi vers cette époque que l'on confectionna des chaussures en cuir de phoque [...]. » De même dans *Deux ans de vacances*, *op. cit.*, p. 416 : « Ce dont Kate se préoccupait le plus, c'était d'entretenir de son mieux la lingerie de French-den. À son grand déplaisir, il était bien usé, ce linge qui servait depuis près de vingt mois déjà ! Comment le remplacer, lorsqu'il serait hors de service ? Et les chaussures, bien qu'on les ménageât le plus possible et que personne ne regardât à marcher pieds nus, lorsque le temps le permettait, elles étaient en fort mauvais état ! »

<sup>59</sup> *L'Île mystérieuse*, *op. cit.*, p. 148 et passim.

<sup>60</sup> *Deux ans de vacances*, *op. cit.*, p. 248.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 385.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 416.

<sup>63</sup> *Ibid.*

<sup>64</sup> *Seconde Patrie* les montre de même dans « leurs occupations habituelles – ce que l'on pourrait appeler les soins du ménage » (*op. cit.*, vol. 2, p. 116 ; voir aussi vol. 1, p. 107).

## LES ROBINSONNADES DE JULES VERNE : LA FABRIQUE DU QUOTIDIEN

ternes, valets et domestiques. Ce sont ainsi les moins bien dotés socialement qui s'occupent de la cuisine, dans *L'Île mystérieuse* le marin Pencroff, dans *Deux ans de vacances* le jeune Service<sup>65</sup> au nom prédestiné, le maître de danse dans *L'École des Robinsons* ; leurs compagnons chassent, activité aristocratique, ou, à défaut de laver le linge, fabriquent le savon. Plus humble encore que les autres, le « nègre ». Si Nab et Moko sont dans *L'Île mystérieuse* et *Deux ans de vacances* voués aux tâches quotidiennes, c'est en ces termes que les deux naufragés de *L'École des Robinsons* envisagent la vie commune avec l'indigène qu'ils pensent avoir sauvé de la dévoration par ses pairs : « Enfin, quel qu'il fût, ce Noir, si providentiellement sauvé, c'était un nouveau compagnon ; disons-le, ce devait être un dévoué serviteur, un véritable esclave, que le hasard le plus inattendu venait d'envoyer aux hôtes de Will-Tree. Il était vigoureux, adroit, actif ; par la suite, aucune besogne ne le rebuta<sup>66</sup> ». Il peut lui-même être efficacement suppléé... par un singe qui, dans *L'Île mystérieuse*, devient rapidement son ami<sup>67</sup>. À une époque où l'essentiel des tâches quotidiennes revient aux domestiques ou aux femmes et est de ce fait largement ignoré dans les romans, même réalistes ou naturalistes<sup>68</sup>, présenter des hommes occupés à cuisiner, coudre, laver le linge aurait pu avoir quelque chose de subversif si Verne n'avait ainsi reproduit des hiérarchies sociales qu'il ne discute pas<sup>69</sup>.

<sup>65</sup> *Deux ans de vacances*, *op. cit.*, p. 47 : « Quant à Service, à coup sûr, c'est le plus gai, le plus évaporé de la bande, le véritable loustic du pensionnat Chairman, ne rêvant qu'aventures de voyage, et nourri à fond du Robinson Crusoé et du Robinson Suisse, dont il fait sa lecture favorite. »

<sup>66</sup> *L'École des Robinsons*, *op. cit.*, p. 199.

<sup>67</sup> *L'Île mystérieuse*, *op. cit.*, p. 425-426 : « Ce fut à cette époque que le très intelligent Jup fut élevé aux fonctions de valet de chambre. [...] L'adroit orang avait été merveilleusement stylé par Nab, et on eût dit que le nègre et le singe se comprenaient quand ils causaient ensemble. Jup avait, d'ailleurs, pour Nab une sympathie réelle, et Nab la lui rendait. À moins qu'on eût besoin de ses services, soit pour charrier du bois, soit pour grimper à la cime de quelque arbre, Jup passait la plus grande partie de son temps à la cuisine et cherchait à imiter Nab en tout ce qu'il lui voyait faire. »

<sup>68</sup> Sur cette question, voir la thèse d'Alice de Charentenay, « Pêril en la demeure. La servante dans le roman français de 1850 à 1900 », sous la direction de Françoise Mélonio, soutenue à l'Université Paris 4 Sorbonne le 8 janvier 2018.

<sup>69</sup> Il convient cependant de tempérer cette remarque en soulignant que les nègres en question, Nab et Moko surtout, « Carèfinotu » ne jouant guère qu'un rôle décoratif dans *L'École des Robinsons* où il incarne le « Vendredi » tant attendu, jouissent d'un statut de personnage digne d'intérêt : si leurs actions restent subalternes, leur rôle, en revanche, est loin d'être secondaire et la plupart des autres personnages leur accordent une dignité égale à celle prêtée à leurs autres compagnons.



## LE QUOTIDIEN DES ROBINSONS, UNE VIE EN SOCIÉTÉ

L'une des spécificités des robinsonnades de Verne trouve là tout son sens : il n'est pas chez lui de Robinson solitaire. Ayrton l'a certes été durant le long temps où il vécut sur son île, abandonné de tous, avant d'être découvert par les naufragés de l'île Lincoln. Mais son expérience n'est pas racontée : on saura seulement que, réduit à la solitude, il est retourné à l'état sauvage ; sans doute la Jenny de *Seconde patrie* n'a-t-elle échappé à ce sort qu'en raison de la durée relativement courte de son isolement, à moins toutefois que son statut de femme ne la protège d'un rapide retour à l'animalité : la question n'est pas abordée dans le roman. Il n'est pour Verne d'homme qu'intégré dans une vie sociale. Aussi ses Robinsons font-ils tous partie d'un groupe : leur vie quotidienne est vie en société, organisée selon des règles qui reproduisent pour l'essentiel celles du monde dont ils sont issus, sans les mettre en cause ou les interroger. Si les Robinsons sont avant tout soumis au rythme des saisons, complaisamment déclinées le plus souvent dans leur rigueur, ils lui surimposent toujours un autre calendrier, celui des fêtes religieuses, Noël, Pâques, les dimanches.

Ce respect scrupuleux du temps liturgique témoigne de leur attachement aux traditions qu'ils ont quittées et aux structures sociales qui les soutenaient. La société des Robinsons s'organise dans *L'Île mystérieuse* selon des critères hiérarchiques stricts et indiscutés. D'un côté « une élite nettement distincte » comprenant l'ingénieur, le reporter et Harbert, celui qui fabrique, celui qui comprend et soigne, celui qui « dispose d'une connaissance, en forme de reconnaissance, proprement miraculeuse de la nature vierge [...] ». Il ne s'agit donc pas de la réunion d'individus séparés, mais d'une collectivité véritable, organisée suivant la répartition de ses fonctions essentielle<sup>70</sup> ». Dans cette représentation, Pierre Macherey reconnaît l'inspiration du *Discours sur l'esprit positif* d'Auguste Comte distinguant les « entrepreneurs » et les « opérateurs ». Face aux premiers, le groupe « des exécutants et des amuseurs, inférieur<sup>71</sup> » comprend le marin, celui qui mange et classe les choses selon leur comestibilité, le nègre, celui qui obéit, le singe et enfin le chien. Aucun des naufragés ne conteste cet état emprunté au quotidien d'avant la catastrophe ; l'éloignement n'engage

<sup>70</sup> Pierre Macherey, *op. cit.*, p. 237.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 238.

## LES ROBINSONNADES DE JULES VERNE : LA FABRIQUE DU QUOTIDIEN

aucune discussion non plus qu'aucune forme de reconstruction politique et/ou sociale. Dans *Deux ans de vacances* en revanche, la relative homogénéité sociale des pensionnaires de l'île Chairman<sup>72</sup> permet de poser la question du leadership : si tous les enfants considèrent comme acquis qu'il leur faut un chef – on est à cet égard loin du « Ni Dieu ni maître » que professe le Kaw-djer des *Naufragés du Jonathan* –, sa désignation ne va pas de soi. L'organisation d'élections permet de rappeler quelques fondamentaux, sous forme d'une double discrimination raciale<sup>73</sup> et nationale<sup>74</sup>, mise en évidence au sein de l'aventure coloniale sans être pour autant fondamentalement contestée.

## DES TRAVAUX ET DES JOURS : UNE ÉCONOMIE POLITIQUE

Mais l'exploitation de la terre prend largement le pas sur les questions d'organisation strictement politique. Les Robinsons ne cessent de travailler<sup>75</sup> : contrairement à ce qui se passait dans leur vie antérieure, leur quotidien n'est pas donné, il se conquiert, il se construit. Plus encore : il se « fabrique » : « Le temps leur manquait, puisqu'ils devaient immédiatement subvenir aux besoins de leur existence, et si, profitant de l'expérience acquise, ils n'avaient rien à inventer, du moins avaient-ils tout à fabriquer<sup>76</sup> ». Car, « comme disait le marin, ils dépassaient de cent coudées les Robinsons d'autrefois, pour qui tout était miracle à faire. / Et en effet, ils

72 *Deux ans de vacances*, *op. cit.*, p. 42 : « À cette époque, la pension Chairman était l'une des plus estimées de la ville d'Auckland [...]. On y comptait une centaine d'élèves, appartenant aux meilleures familles du pays. Les Maoris, qui sont les indigènes de cet archipel, n'auraient pu y faire admettre leurs enfants pour lesquels, d'ailleurs, d'autres écoles étaient réservées. Il n'y avait à la pension Chairman que de jeunes Anglais, Français, Américains, Allemands, fils des propriétaires rentiers, négociants ou fonctionnaires du pays. »

73 *Ibid.*, p. 313 : « Moko, en sa qualité de noir, ne pouvant prétendre et ne prétendant point à exercer le mandat d'électeur ».

74 Le résultat des élections qui porte à la tête de la colonie le Français Briant est ainsi contesté par les jeunes Anglais, *ibid.*, p. 337 : « – Je voudrais savoir ce que tu as à me reprocher, Doniphon ? demanda Briant. / – Rien... si ce n'est d'être à notre tête ! répondit Doniphon. Nous avons déjà eu un Américain pour chef de la colonie ?... Maintenant, c'est un Français qui nous commande !... Il ne manque plus, vraiment, que de nommer Moko... ».

75 Un relevé d'occurrences est à cet égard très révélateur : travail, travaux, travailler, besogne, ouvrage, sont assurément les termes qui reviennent le plus fréquemment dans ces textes.

76 *L'île mystérieuse*, *op. cit.*, p. 192.

“savaient”, et l’homme qui “sait” réussit là où d’autres végéteraient et périeraient inévitablement<sup>77</sup> ». La passion de Verne pour les sciences appliquées trouve là sa pleine expression autant que ses limites : sur une île déserte, loin du monde habité, dans des circonstances résolument nouvelles, ses naufragés, placés sous la conduite d’un ingénieur ou d’un jeune garçon dégourdi qui lui sert en quelque sorte de succédané, produisent, fabriquent ; mais ils n’inventent pas davantage qu’ils ne le faisaient en termes de rapport sociaux.

C’est ainsi que les personnages de *L’Île mystérieuse*, après avoir réglé les questions de subsistance vitale, décident de « commencer par le commencement<sup>78</sup> » : ils se font ainsi successivement potiers par la maîtrise du feu<sup>79</sup>, métallurgistes entrant dans l’âge du fer<sup>80</sup>, maçons<sup>81</sup>, menuisiers<sup>82</sup>, cultivateurs<sup>83</sup>, vanniers<sup>84</sup>, raffineurs<sup>85</sup>, éleveurs<sup>86</sup>, etc. Si Verne ne s’attache pas à rigoureusement respecter le déroulement des différentes acquisitions humaines que les découvertes préhistoriques contemporaines sont en train de dégager (ce qui invite d’ailleurs à réfléchir sur la revendication scientifique complaisamment affichée par l’éditeur et le romancier des *Voyages extraordinaires*), il insiste en revanche sur la réalité d’un parcours qui est celui de l’humanité : ses Robinsons, habiles et industriels, possédant le « savoir », parcourent en accéléré le chemin de l’humanité. On comprend, dans ce contexte, l’importance de la découverte du feu, dûment dramatisée dans les romans<sup>87</sup>. Le quotidien apparaît ainsi comme l’ob-

77 *Ibid.*, p. 276.

78 *Ibid.*, p. 191.

79 *Ibid.*, p. 200.

80 *Ibid.*, p. 219.

81 *Ibid.*, p. 234.

82 *Ibid.*, p. 288.

83 *Ibid.*, p. 293.

84 *Ibid.*, p. 311.

85 *Ibid.*, p. 315.

86 *Ibid.*, p. 319.

87 Ainsi dans *L’Île mystérieuse*, chapitre V de la Première partie, ces titres « L’importante question du feu. – La boîte d’allumettes. [...] – Une seule allumette ! – Le foyer pétillant [...] » (*op. cit.*, p. 87) ; dans *L’École des Robinsons*, une longue scène comique montre Tartelett s’efforçant de faire du feu en frottant l’un contre l’autre deux morceaux de bois, « Ce que font communément de simples sauvages polynésiens » : « Mais, soit que la qualité du bois ne fût pas convenable, soit qu’il n’eût pas un degré suffisant de siccité, soit enfin que le professeur s’y prit mal et n’eût pas le tour de

## LES ROBINSONNADES DE JULES VERNE : LA FABRIQUE DU QUOTIDIEN

jet d'une communauté – sans doute est-ce l'une des principales « leçons » politiques délivrée par Verne, leçon essentielle à l'heure du développement de l'individualisme – mais une communauté strictement centrée sur l'histoire de l'Europe et des pays « civilisés » auxquels appartiennent les colons : le quotidien est en quelque sorte à la fois commun et communautariste, toujours déjà connu même dans les mondes inconnus.

## LOIN DU RÊVE, LA PROSE DU QUOTIDIEN

La robinsonnade apparaît ainsi comme un récit fondamentalement ambigu. Sa représentation du quotidien dans ses exigences les plus triviales est évidemment originale dans la veine du roman d'aventures et il n'est guère de récit sans doute qui soit plus sensible à l'expérience de la vie au jour le jour, saisie dans ses détails les plus infimes. À cet égard, la robinsonnade de Verne est sans conteste animée d'un « sens du réel » dont témoignent peu de romans contemporains, même réalistes ou naturalistes.

Mais la réalité y est, paradoxalement, désenchantée : tigres, jaguars, cabiai ou arbre à vache ne peuvent dissimuler la reproduction de la vie « ordinaire ». Dotés d'incontestables qualités de courage, d'endurance, d'application, d'ingéniosité, les Robinsons chez Verne manquent en revanche cruellement de créativité. Loin d'inventer la vie, ils fabriquent le quotidien le plus proche possible de celui qu'ils connaissaient, au point que le roman d'aventure, dans *Seconde patrie*, se mue en roman bourgeois. Une « honnête et laborieuse famille<sup>88</sup> » s'y déplace de sa résidence principale – son « habitation d'hiver<sup>89</sup> » – à l'une ou l'autre de ses « métairies » ou de ses « habitations d'été<sup>90</sup> », tantôt douillettement installée dans son salon<sup>91</sup>, tantôt tra-

main nécessaire à une opération de ce genre, s'il parvint à échauffer tant soit peu les deux morceaux ligneux, il réussit bien davantage à dégager de sa personne une chaleur intense. En somme, ce fut son front seul qui fuma sous les vapeurs de sa transpiration. » (*op. cit.*, p. 96).

<sup>88</sup> *Seconde patrie*, vol. 1, *op. cit.*, p. 9.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 3, p. 14, p. 213.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 218 : « La bibliothèque, chère à Ernest, avec ses deux baies ouvertes vers le levant du côté du ruisseau des Chacals, était dominée par un élégant pigeonnier. Le vaste salon aux fenêtres tendues d'étoffe verte enduite d'une légère couche de caoutchouc, meublé des principaux objets, tables, chaises, fauteuils, canapés, retirés de la dunette du Landlord, continuait à servir d'oratoire en attendant que M. Wolston eût bâti sa chapelle. »



MARIE-FRANÇOISE MELMOUX-MONTAUBIN

vaillant ses terres, tantôt livrée à un « tourisme » insulaire<sup>92</sup> venu remplacer les grandes explorations. L'île, cultivée, construite, aménagée, accueille désormais la famille et les amis de passage, venus profiter du bon air et des perspectives commerciales. L'aventure, strictement circonscrite, ne commence que lorsque quelques membres de la famille quittent cette « Terre promise<sup>93</sup> » pour affronter le monde, faisant alors l'expérience d'une mutinerie, d'un naufrage, de la rencontre de sauvages, en une sorte d'étonnante mise en abîme de la robinsonnade attendue mais sans cesse repoussée... Les Robinsons ne rêvent plus désormais que famille et patrie, offrant à l'Angleterre leur « Nouvelle-Suisse<sup>94</sup> » tout en prenant soin de marier leurs fils à des Anglaises. On ne saurait mieux le souligner : à rebours de tous ceux qui voient en lui un romancier d'anticipation, Verne ne croit assurément pas que la « vraie vie » est ailleurs. Mais en perdant la poésie, ses personnages ont perdu aussi le « sens du quotidien », celui de l'émerveillement devant les menues actions de la vie de tous les jours, inventoriées et déclinées tout à loisir. Pour ces nouveaux Robinsons, il n'est plus de « miracle à faire ». Désormais ils « savent » tout... et le lecteur avec eux, privé du « coin de bleu » que lui laissait légitimement attendre la robinsonnade.

MARIE-FRANÇOISE MELMOUX-MONTAUBIN

Université de Picardie-Jules Verne / CERCLL

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 266 : « Le voyage à pied est par excellence le voyage du touriste. Il permet de tout voir, il autorise les détours, il justifie les haltes, il excuse les retards. » (Voir aussi p. 307).

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 50, p. 67, p. 70, p. 82, etc.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 2 et *passim*.